

De la fulgurance de l'amour

La tragique passion amoureuse entre une comédienne et le dramaturge irlandais John Millington Synge.

A 15 ans, à la fin des *seventies*, Joseph O'Connor dévorait *L'attrape-cœurs* et recopiait sur un cahier d'écolier des passages entiers des livres de John McGahern. Puis il les modifiait en les accommodant à ses propres rêveries, et cette alchimie décida de sa vocation d'écrivain. Lequel sut, par la suite, abandonner ses piratages pour forger son propre style, l'un des plus brillants de la littérature irlandaise. Son registre favori ? Le roman historique. Mais sans les encaustiques d'usage, car le passé ne l'intéresse que s'il permet de comprendre le présent. Exemple, l'admirable *Etoile des mers*, une épopée navale qui se situe au XIX^e siècle et qui finit par délivrer un message suffisamment universel pour n'avoir pas d'âge : « Les hommes ne savent mûrir qu'en pourrissant. »

C'est une femme aux espérances putréfiées qui se confesse aux premières pages de *Muse*, le nouveau roman de Joseph O'Connor : Molly Allgood, 65 ans,

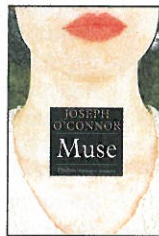
ancienne actrice réduite à l'état d'épave. Affamée, détruite par le gin, elle vit prostrée dans un garni sordide de Londres, au début des années 1950. Devant elle, la photo d'un homme qu'elle a passionnément aimé et dont elle a gardé une lettre, cachée dans une Bible. Mort depuis près d'un demi-siècle, cet homme est un génie de la littérature irlandaise, « un véritable Shakespeare » : le dramaturge John Millington Synge (1871-1909), le futur mentor de Beckett, le sulfureux auteur du *Baladin du monde occidental*.

O'Connor va ensuite remonter le temps pour ressusciter la tragique histoire d'amour que vécurent entre 1908 et 1909 Molly et Synge, deux êtres que tout séparait, la religion (elle était catholique, il était protestant), l'âge (elle avait 19 ans, lui 37) et surtout les conventions – la mère de Synge s'opposait farouchement à ce qu'il fréquente cette « catin de comédienne ». Et pourtant leur liaison fut brûlante, tumultueuse

comme une tempête sur les hauts de Hurlevent, et suffisamment clandestine pour être romanesque. Du théâtre de l'Abbaye à Dublin – où Molly jouait sous le nom de Maire O'Neill – aux collines de Killiney où se réfugiaient les deux amants, O'Connor raconte une histoire douloureuse, fulgurante, vouée à l'échec – Synge n'allait pas tarder à mourir, terrassé par un cancer. Et c'est aussi le travail acharné du dramaturge, son combat « pour calmer ses démons », que décrit l'auteur de *Desperados* dans ce roman magnifique qui n'a rien d'une pâle biographie. Parce qu'il s'embrase d'un bout à l'autre, comme le bûcher sur lequel s'immolèrent une muse éternellement rebelle et son Pygmalion. A.C.

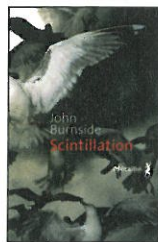
Lire extrait page 64.

★★★★ *Muse (Ghost Light)* par Joseph O'Connor, traduit de l'anglais (Irlande) par Carine Chichereau, 280 p., Phébus, 19 €



Aux portes de l'enfer

Les livres permettront-ils au jeune narrateur d'échapper à une existence macabre ? Un thriller mélancolique.



L'Ecosse de John Burnside est une terre cernée d'ombres sur lesquelles il fait glisser l'archet d'une prose envoûtante, mélancolique, presque hypnotique. Ses territoires favoris, ce sont les friches délabrées de nos existences, les abîmes « où l'on n'a pas d'autre voisin que le vent ». Leonard Wilson, le jeune narrateur de *Scintillation*, vit dans « l'Intraville » au sein d'une famille naufragée – son père est malade, sa mère a abandonné le foyer –, tout près d'un gigantesque no man's land qui semble sortir d'un conte fantastique : une décharge remplie de rats, des voies ferrées désaffectées, des tankers rouillés, une ancienne usine chimique réduite à l'état de squelette. Dans ces décors sinistres – « un lent pourrissement » –, les adultes sont frappés de maux inconnus et les enfants ont peur. La nuit d'Halloween, le petit Mark a été retrouvé pendu à un arbre, « semblable à une décoration dans un sapin de Noël », puis quatre autres garçons disparaîtront sans laisser la moindre trace. John Morrison, le flic de l'Intraville, n'a pas le courage d'affronter de telles horreurs et c'est dans cet enfer que grandit le narrateur de *Scintillation*. « Si on veut rester en vie, il faut aimer quelque chose », dira-t-il, de plus en plus désespéré, avant de pousser

la porte de la bibliothèque du coin, dont les livres seront son unique refuge. On ressort effrayé de ce roman – entre thriller et parabole macabre – où l'Ecosse a réuni toutes les phobies de notre époque, sous l'œil d'un enfant perdu. A.C.

★★★★ *Scintillation (Glister)* par John Burnside, traduit de l'anglais (Ecosse) par Catherine Richard, 288 p., Métailié, 20 €



John Burnside

D. MORZINSKI